Love&Collect
8, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du lundi au samedi
de 10h à 19h
www.loeveandco.com
collect@loveandcollect.com
+33 1 42 01 05 70

Love&Collect

Muses, vraiment?
Beatrice Wood (1893-1998)

24.11.2020

Beatrice Wood
(1893-1998)
Sans titre
1989
Mine de plomb et aquarelle
sur papier.
Signée et datée en bas à droite
41 × 31 cm

Prix conseillé
~~2 000 euros~~

Prix Love&Collect
1 400 euros



Femme indépendante, encline à dire tout ce qui lui passait par la tête, Mme Wood se plaisait à attribuer sa longévité au chocolat et aux jeunes hommes.

Roberta Smith

Love&Collect
8, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du lundi au samedi
de 10h à 19h
www.loeveandco.com
collect@loveandcollect.com
+33 1 42 01 05 70

Muses, vraiment? Beatrice Wood (1893-1998)

24.11.2020

Ce couple aux regards en coins, pleins de sous-entendus, est signé Beatrice Wood autant qu'il la signe, elle qui était, ainsi que l'a souligné la critique Roberta Smith, «connue autant pour ses bons mots irrévérencieux, sa beauté, son style de vie bohème et ses amants célèbres, que pour ses calices en émail». Le couple (même et surtout s'il est en réalité un trouple, à l'image de celui, célèbre, qu'elle forma à la fin des années 1910 à New York avec Marcel Duchamp et Henri-Pierre Roché) est en effet son sujet de prédilection, avec toutes les variations, les audaces, les liens qu'il permet. Beatrice Wood en avait, de fait, une définition assez personnelle, elle qui aimait à dire «qu'elle avait aimé sept hommes qu'elle n'avait pas épousés, et qu'elle avait épousé deux hommes qu'elle n'avait pas aimés, prétendant qu'aucun de ses deux mariages n'avait été consommé»…

Sa vie était déjà un scénario de film, a résumé Roberta Smith à sa disparition, à 105 ans en 1998. Et même de films au pluriel. Car si elle doit à sa liaison avec Marcel Duchamp à compter de 1917 son irruption sur la scène artistique, comme cofondatrice et illustratrice de la mythique revue *The Blind Man*, déterminant vecteur d'introduction de Dada aux États-Unis, c'est bien à celle qui l'unissait simultanément à l'écrivain et collectionneur Henri-Pierre Roché qu'elle doit d'avoir été une première fois immortalisée sur pellicule, ce dernier ayant emprunté des éléments de cette histoire triangulaire pour imaginer le personnage de Catherine et l'intrigue de son roman *Jules et Jim*, adapté en 1962 par François Truffaut.

Mais, quatre-vingts ans plus tard, c'est en Rose DeWitt Bukater qu'elle ressurgit, dans le film *Titanic*, sous les traits de Kate Winslet. Alors en pleine écriture de son scénario, le réalisateur James Cameron a en effet dévoré *I Shock Myself* (l'autobiographie sans fard de Beatrice Wood), et n'en revenant pas, la transpose aussitôt: «Quand j'ai commencé à lire, je me suis rendu compte que le premier chapitre était une description presque littérale du personnage que j'étais en train d'imaginer, Rose âgée… Quand j'ai fait la connaissance de Beatrice, je l'ai trouvée si charmante, créative et dotée d'un humour ravageur… Bien sûr, la Rose du film n'est que son reflet, auquel j'ai ajouté de nombreux éléments fictionnels…»

Commencer avec un urinoir, et finir sur le Titanic; c'est aussi une histoire d'eau!

D'ailleurs, Wood expose en même temps que Duchamp à la *Society of Independent Artists* de New York en 1917. À côté de *Fountain*, son œuvre, *Un peut d'eau dans du savon* (sic) fait scandale et mobilise la presse; c'est une peinture, figurant une femme dans son bain, un vrai morceau de savon masquant son sexe. Ce coup d'essai est un coup de maître,

qui déterminera tout l'art à venir de Beatrice Wood, longtemps considéré comme mineur parce qu'il s'est largement déployé dans un domaine, la céramique, dont l'importance a été longtemps minorée. D'autant que Wood s'y est consacrée en autodidacte, amateure mais extraordinairement inventive et féconde, comme le rappelle Roberta Smith: «Elle n'avait découvert la céramique que dans les années 1930, car elle ne parvenait pas à trouver de théière assortie à ses assiettes néo-rococo en émail brillant, qu'elle avait achetées aux Pays-Bas. Elle s'est alors inscrite à un cours de poterie au lycée d'Hollywood, et a commencé à faire des recherches sur le procédé de l'émail à lustre métallique dans une bibliothèque locale. Elle n'a jamais fabriqué cette fameuse théière, mais est demeurée fascinée par ce médium.»

L'inspiration woodienne, à la croisée de l'irrévérence Dada, du féminisme et du folklore, est un cocktail créatif explosif qui en fait une véritable pionnière de l'art contemporain, réfutant notamment le piège du faux professionnalisme pompier pour lui préférer le souffle libertaire de la créativité pure: «Maintenant, en poterie, je réalise des figures humaines, a-t-elle dit un jour. Et beaucoup de gens pensent qu'elles sont parfaitement horribles. Peut-être le sont-elles. Je n'en ai aucune idée. Mais je garde volontairement telles quelles, absolument non académiques.»

Le dessin a toujours occupé une place centrale dans la pratique de Beatrice Wood, depuis le tout premier, réalisé en 1916, après sa rencontre Marcel Duchamp, à qui elle déclare que le premier venu peut faire de l'art moderne. Aussitôt dit, elle réalise un dessin intitulé *Marriage of a friend*. Convaincu, Duchamp le fait paraître dans un numéro de la revue d'avant-garde *Rogue*, et va plus loin, en lui confiant la clé de son atelier, afin qu'elle dispose d'un lieu pour dessiner et peindre. Le plus souvent signées de son pseudonyme hérité de l'enfance, Beato, ses œuvres faussement ingénues explorent sans complaisance, mais avec humour et naturel, les thèmes qui ont marqué sa vie: la féminité, le triangle amoureux, l'érotisme, la liberté totale de penser et d'agir.

Love&Collect
8, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du lundi au samedi
de 10h à 19h
www.loeveandco.com
collect@loveandcollect.com
+33 1 42 01 05 70

Love&Collect

Muses, vraiment?
Beatrice Wood (1893-1998)

Beatrice Wood



J’ai réalisé une série de dessins atroces, et… hop, le premier que j’ai fait a été immédiatement publié dans Rogue, la revue ultra avant-gardiste d’Allen Norton, qui était marié à ce moment-là avec Louise, qui devait devenir Mme Varese.

Beatrice Wood

Love&Collect
8, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du lundi au samedi
de 10h à 19h
www.loeveandco.com
collect@loveandcollect.com
+33 1 42 01 05 70

Muses, vraiment?
Beatrice Wood (1893-1998)

Beatrice Wood

J'ai rencontré Marcel Duchamp aux alentours de 1917. Nous nous sommes immédiatement tutoyés. Et, alors que nous discutions, il me dit – il savait que j'étais actrice –: Pourquoi ne peins-tu pas? Oh, parce qu'il n'y a pas de place chez ma mère, *lui répondis-je. Alors il me rétorqua:* Viens à mon atelier, et peins. Téléphone-moi d'abord quand même. Si je suis occupé, je te le dirai. Et sinon, viens. *Ainsi, pendant toute une période, qui a duré à peu près deux ans, je me suis rendue une fois par semaine en moyenne à son atelier. Parfois il était là, parfois non. J'ai réalisé une série de dessins atroces, et… hop, le premier que j'ai fait a été immédiatement publié dans Rogue, la revue ultra avant-gardiste d'Allen Norton, qui était marié à ce moment-là avec Louise, qui devait devenir Madame Varese.*

(…)

C'est un fait, Marcel Duchamp était extrêmement perspicace à propos de ce qui était bon, en art, et de ce qui ne l'était pas. Les marchands, d'ailleurs, faisaient grand cas de ses opinions. Mais, pour ce qui concernait sa pratique personnelle, c'était tout autre chose. D'après ce que j'ai compris, c'était plutôt de l'anti-art. Quand je peignais dans son atelier, il regardait mes dessins attentivement, et disait simplement: Bon, bon, mauvais, mauvais… *À l'époque, je n'y comprenais rien. Mais ses choix étaient sans appel. Par exemple, j'avais représenté un de mes cauchemars. Je l'ai toujours conservé. Quelque chose de parfaitement révoltant, horrible. Et il l'a choisi pour figurer dans l'exposition de la Society of Independent Artists au Grand Central Palace!*

(…)

Puis, j'ai rencontré Henri-Pierre Roché, par l'intermédiaire de Duchamp. Je l'ai beaucoup apprécié, immédiatement. Il était plus âgé que moi. Si je me souviens bien, il travaillait alors pour le Gouvernement français, mais je ne me souviens pas bien ce qu'il faisait alors à New York. En tout cas, il voyageait énormément, jusqu'en Inde! Lui et Marcel furent les premiers à vraiment acheter des œuvres de Picasso et de Brancusi. Plus tard, Marcel devait conseiller Walter Arensberg, et lui vendre pas mal de choses. Alors, nous avons invité Roché pour le dîner, et quand il est parti, ma mère m'a dit: Mais tu es amoureuse de cet homme! Mais j'étais encore si innocente et timide, malgré toutes mes lectures, que j'étais bien incapable de savoir si j'étais amoureuse ou pas. Peut-être… Mais la fois d'après, quand il a téléphoné, il était très comme il faut. Je lui ai proposé de venir lui rendre visite. Oh non, non, c'est moi qui vais venir. Non, non, *lui ai-je répliqué à mon tour,* je sors faire des courses. Je serai dans votre quartier… Mais j'habite dans un minuscule studio… *proteste-t-il.* Pas de problème, *pensais-je,* je serai dans le coin,

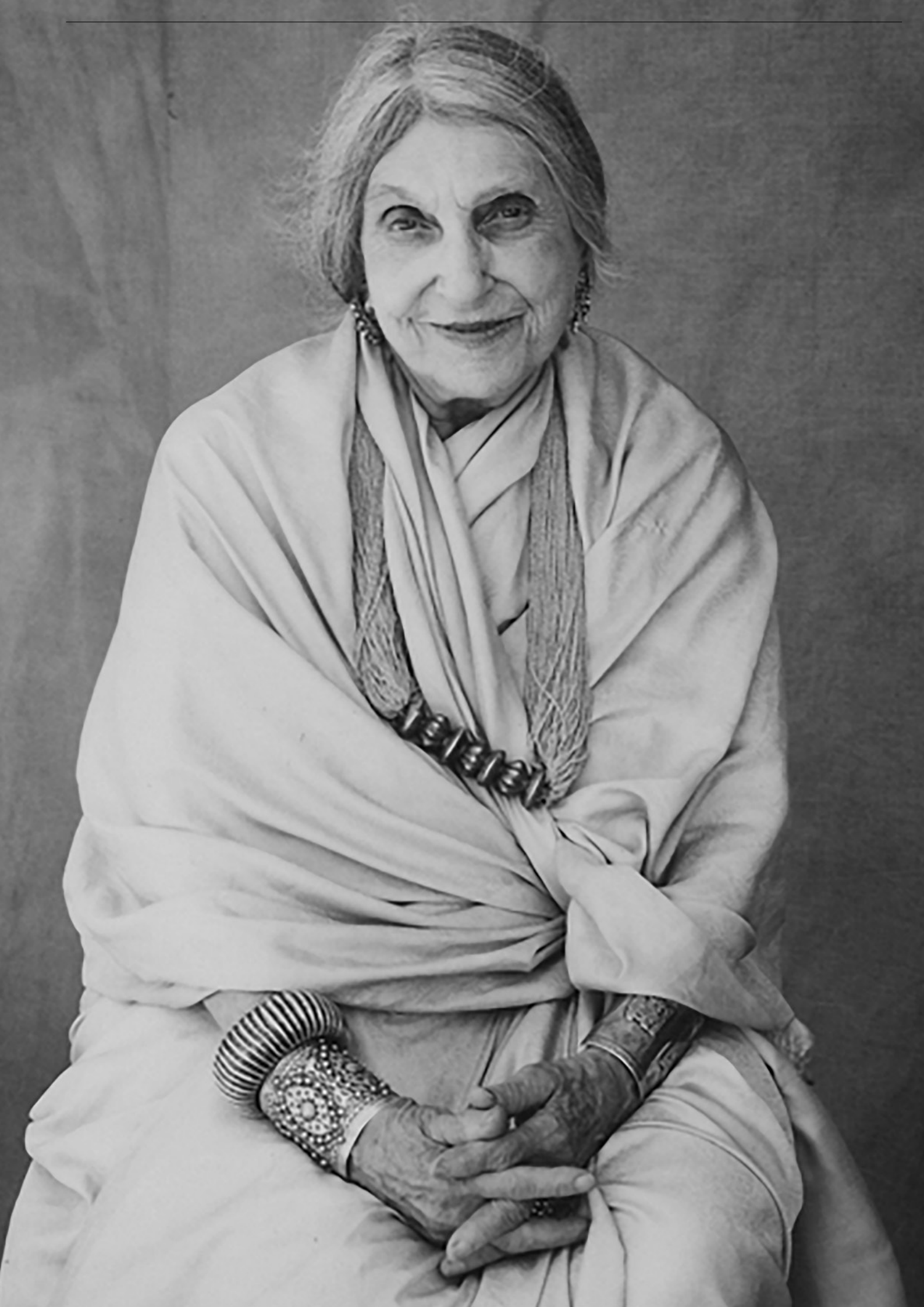
donc c'est plus simple. *Alors, je suis passé le voir et… ma foi… le mal était fait!*

(…)

Roché était très proche de Marcel, aussi, et je rêvais souvent de lui. Ainsi, pendant un an ou un an et demi, nous sommes restés très proches tous les trois. Et, bien sûr, nous avons créé la revue Blind Man. Alors Marcel m'a présenté aux Arensberg, qui habitaient juste en dessous de chez lui, sur West 67th Street. Nous y passions sans doute au moins trois soirées chaque semaine, de merveilleuses soirées. Malheureusement, j'étais alors si amoureuse que je ne prêtais nullement attention à leurs discussions sur l'art. Cela n'évoquait strictement rien pour moi. Je ne participais quasiment pas, mais j'ai quand même réalisé un dessin que Marcel a choisi pour l'affiche du grand bal de la revue. Après le bal, nous sommes revenus chez les Arensberg. Il était environ trois heures du matin, et Lou Arensberg apportait sans cesse, comme à son habitude, le chariot d'alcools, et des éclairs au chocolat, pour moi qui ne buvais pas. Alors il fut si tard que j'hésitai à rentrer chez moi, pour ne pas réveiller mes parents. Alors Marcel proposa: Pourquoi ne viendriez-vous pas tous chez moi? *Ainsi, avec Mina Loy et Charles Demuth en plus, nous étions cinq, et nous nous sommes retrouvés au lit.*

(…)

Un jour, dans ma boutique, entra un jeune couple, un médecin et son épouse. Ils étaient déjà venus plusieurs fois, et m'avaient acheté des céramiques. Elle était adorable; elle m'a montré un bijou que son mari venait de lui offrir, et j'ai pensé Ce doit être une bague pour se faire pardonner… Comme j'étais sur le point d'emballer le bol qu'elle venait de choisir, derrière une cloison vitrée, et son mari m'a suivie, et me dit: Pourquoi n'avez-vous pas d'amant? *Elle aurait pu tout entendre. Elle avait d'ailleurs peut-être entendu. J'ai répliqué:* Comment savez-vous que je n'en ai pas? Eh bien, je suis venu ici plusieurs fois, sans jamais en voir. Je l'aurais sûrement vu, s'il existait… *dit-il. Alors je mis les points sur les i:* Je vais vous dire. Je suis très exigeante en matière d'hommes. Il faut qu'ils aient de l'imagination, de l'humour, et une grande sensibilité. *Ses yeux devinrent énormes, et ronds. Mais… j'ai tout cela! Tranquillement, je cinglai:* Ah bon? Figurez-vous que je suis en train d'écrire mon autobiographie. Et voilà son titre: «Tous les hommes sont des salauds». *Puis, je tournai les talons.*



Love&Collect
8, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du lundi au samedi
de 10h à 19h
www.loeveandco.com
collect@loveandcollect.com
+33 1 42 01 05 70

Love&Collect

Muses, vraiment? Beatrice Wood (1893-1998)

Love&Collect
Trente-troisième semaine.
Chaque jour à 10 heures,
du lundi au vendredi,
une œuvre à collectionner
à prix d'ami, disponible
uniquement pendant
24 heures.

Si, dans la mythologie grecque, les Muses sont des *filles de*, en l'occurrence de Zeus et de Mnémosyne, dans le champ artistique elles désignent plus volontiers des *femmes de*. D'emblée, le qualificatif les place à l'abri d'un grand homme. Or, comme le veut le proverbe, il est acquis que *Rien ne pousse à l'ombre des grands arbres*.

Romantique, amoureuse, érotique ou simplement professionnelle, la fable de la relation entre les supposés *génies* de l'art et leurs muses, perçues comme de simples inspiratrices, irrigue ainsi l'histoire de l'art depuis au moins la figure tutélaire de Simonetta Vespucci qui, issue d'une famille aristocrate génoise, installée à Florence, était saluée comme la plus belle femme de la ville et a inspiré de nombreux artistes, dont Piero di Cosimo (qui l'a imaginée en Cléopâtre), et Sandro Botticelli, qui l'a représentée en madones et autres portraits mythologiques, et l'aurait, dit-on, placée au centre de la *Naissance de Vénus*.

C'est entendu; pendant des siècles, pour se faire une place dans l'histoire de l'art, en étant femme, il était nécessaire d'être jolie, et de se cantonner aux rôles subalternes. Femme déjà, c'est difficile, mais femme artiste, encore plus! Il faudra attendre 1985 pour qu'un groupe d'artistes anonymes, regroupées sous le nom de Guerrilla Girls à New York, réagisse à une exposition du MoMA. Intitulée *An international survey of painting and sculpture*, celle-ci s'avérait en effet plutôt masculine, avec seulement 13 femmes sur les 169 artistes sélectionnés. Ces activistes tournent dès lors en dérision un monde de l'art dominé par les hommes, en revendiquant pour les femmes une place à la hauteur de leurs talents. En 1989 par exemple, elles créent une affiche emblématique, parodiant la *Grande Odalisque* d'Ingres: une femme nue allongée de dos, dont la tête a été remplacée par celle d'un gorille accompagne cette simple question: *Les femmes doivent-elles être nues pour rentrer au Metropolitan Museum?*

Femme, difficile, donc; femme artiste, très difficile; mais femme artiste femme d'artiste? Autant le dire tout de suite: impossible. Il y a encore deux ans, le Centre Pompidou Metz, sous un commissariat pourtant 100 % féminin, prenait le détour des *Couples modernes* (titre de l'exposition) pour que le public puisse admirer les œuvres d'artistes rarement célébrées seules, et pourtant déterminantes, comme Sophie Taeuber-Arp, Sonia Delaunay, Dorothea Tanning ou Toyen, voire enfin accéder aux œuvres considérables, mais si longtemps négligées, de créatrices comme Anni Albers.

Si souvent, l'injustice a été doublement cruelle, car tandis que leurs silhouettes demeuraient dans l'histoire sous forme

de caméos, de modèles, ces femmes à l'ombre de leurs grands hommes ont non seulement vu leur talent minimisé, voire purement et simplement nié (à l'instar de Berthe Morisot qui, peinte douze fois par Manet entre 1868 et 1874 a dû attendre 2019 pour être à l'honneur sur les cimaises du Musée d'Orsay), mais leur vie gâchée, ou même détruite, par ces génies, voire leur propre travail pillé, telles Camille Claudel, Dora Maar ou Ana Mendieta.

Sous le titre Muses, vraiment? cette semaine s'attache à cinq de ces passagères clandestines de l'histoire de l'art, dont le destin est pour l'instant inexorablement lié aux génies auxquels leurs noms sont attachés: Sonia et Robert Delaunay, Dora Maar et Pablo Picasso, Beatrice Wood et Marcel Duchamp, Christine Boumeester et Francis Picabia, Jeanne Kosnick-Kloss et Otto Freundlich. Dans le meilleur des cas (pour elles!) leur travail artistique est suffisamment éloigné de celui de leur supposé mentor pour qu'on leur reconnaisse une identité propre. C'est le cas de Dora Maar, photographe et photomontagiste reconnue avant sa liaison avec Picasso, mais peintre et dessinatrice méconnue après. Si la rétrospective que lui consacraient récemment le Centre Pompidou, la Tate Modern et le Getty Museum prétendait placer son art hors de l'orbite de Piacasso, le cœur de leurs expositions tournait tout de même autour de leur relation, faisant cohabiter leurs toiles cubistes comme pour mieux souligner leurs inégales qualités. Idem pour Christine Boumeester, pionnière de l'abstraction d'avant la seconde guerre mondiale, dont les paysages imaginaires sont encore trop souvent indissociables des derniers feux du Picabia abstrait des années 1950. Les cas de Sonia Delaunay et de Beatrice Wood sont également exemplaires, dont on a si longtemps pensé (c'était si confortable…) qu'elles avaient abandonné les grandes œuvres à leurs virils compagnons, et arpenté les chemins de traverse des arts dits décoratifs, se consacrant à la poterie ou aux tissus, dans un partage des rôles acceptable et apparemment traditionnel; le catalogue du Centre Pompidou Metz allant tranquillement jusqu'à affirmer: Alors que Robert se consacre principalement à la théorie et à la peinture, Sonia étend ses recherches picturales à son environnement: objets, tissus, reliures de livres, textes poétiques et costumes concourent à sa vision d'un art total, fusionnant avec la vie.

Ironiquement, cette fusion non hiérarchique entre l'art et la vie est précisément ce qui, aujourd'hui, place l'art de créatrices comme Sonia Delaunay et Beatrice Wood au centre de l'attention, dans un contexte renouvelé, où les arts and crafts fascinent jeunes artistes et commissaires. Indéniablement, ces grandes artistes ont pourtant payé leurs intuitions au prix fort, comme le reconnaît frontalement Sonia Delaunay, dont

la participation à l'œuvre de son mari tôt disparu a été si capitale que, pendant les décennies qui ont suivi, elle en est paradoxalement apparue comme l'épigone: Les rythmes nous donnaient envie de faire danser aussi les couleurs. Les vêtements de tous les jours comme ceux du dimanche étaient bien monotones et bien tristes. Nous voulions mettre fin à ce deuil général. À nous de payer de notre personne.

Le cas de Jeanne Kosnick-Kloss est sans doute plus singulier, et plus poignant encore. Chanteuse lyrique reconnue, puis peintre étonnante, inventive, fascinante, aux portes de l'Art Brut, la disparition de Freundlich, assassiné à Sobibor en 1943, la conduit à renoncer à sa production personnelle pour continuer l'œuvre de ce dernier. Dès lors, elle adopte sa manière, par fidélité, et l'histoire l'a confondue avec lui, alors que son art à elle est, peut-être, plus intéressant que le sien. Muse, vraiment?

Love&Collect
8, rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du lundi au samedi
de 10h à 19h
www.loeveandco.com
collect@loveandcollect.com
+33 1 42 01 05 70

Actualités

23 – 27.11.2020 • En ligne

Love&Collect: Muses, vraiment?

Christine Boumeester, Sonia Delaunay, Jeanne Kosnick-Kloss, Dora Maar, Beatrice Wood. Inscription sur notre site et suivez ce projet en temps réel sur Instagram et Twitter **@loveandcollect**

26.11.2020 • Sur Instagram

Love&Collect × Margaux Brugvin

Margaux Brugvin diffuse tous les dimanches sur son compte Instagram un portrait d'une artiste pour mettre en lumière les femmes oubliées de l'histoire de l'art. Margaux vous donne rendez-vous sur le compte **@loveandcollect** pour vous présenter le thème et les artistes de la semaine «Muses, vraiment?».

02.12.2020 • À la galerie: 8, rue des Beaux-Arts

Love&Collect: Inauguration

Stéphane Corréard et Hervé Loevenbruck annoncent l'ouverture de Love&Collect, «magasin d'histoires de l'art», en ligne et à Saint-Germain-des-Prés. Expérimenté depuis huit mois, le projet en ligne Loeve&Co-llect a été plébiscité quotidiennement par plusieurs milliers d'abonnés, et a engendré la vente de près de cent-cinquante œuvres. Ses initiateurs décident de le pérenniser et de le développer, en le rendant autonome, et de lui consacrer un espace physique, au 8 rue des Beaux-Arts à Paris.

Robert Robert
et SpMillot ont dessiné
cette *Fiche*
pour Love&Collect
Écrans imprimables
Format 21 × 29,7 cm
24.11.2020

Crédit photographique
Fabrice Gousset